

128. B. 184.

CONSTANTINE,

A-PROPOS PATRIOTIQUE EN UN ACTE,

MÊLÉ DE COUPLETS,

PAR

MM. DE CÈS CAUPENNE, CLAIRVILLE ET JOUHAUD (de Bruxelles).

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DE LA GAÏTÉ,
LE 29 OCTOBRE 1837.



PARIS.

MARCHANT, ÉDITEUR,

BOULEVART SAINT-MARTIN, 12.

1837

PERSONNAGES.

ACTEURS.

JEAN-JEAN, } LA TULIPE, }	soldats de la ligne. {	M. CHARLET.
		M. DANGUIN.
OSMAN, eunuque du sérail.....			M. PROSPER.
KIRKABÉ, } ZÉLISKA, }	odalisques. {	M ^{lle} LÉONTINE.
		M ^{lle} CAMILLE VANDERWAL.
OURIKA, négresse.....			M. COURMASEUE.
SOLDATS FRANÇAIS, ODALISQUES.			

La scène se passe à Constantine, dans les jardins du sérail d'Achmet-Bey.

CONSTANTINE,

FOLIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Le théâtre représente les jardins du sérail. Au fond, une muraille de quatre pieds, mais qui du dehors est censée beaucoup plus élevée, traverse le théâtre dans toute sa largeur. A droite et à gauche, des kiosques élégans.

SCENE PREMIERE.

KIRKABÉ, ZÉLISKA.

Elles écoutent au fond du théâtre.

ZÉLISKA. Entendez-vous toujours le canon, Kirkabé?

KIRKABÉ. Oui, toujours...

Elles descendent le théâtre.

ZÉLISKA. Je tremble!... Si nos compatriotes allaient succomber!...

KIRKABÉ. Quelle idée!... Les Français ont une revanche à prendre! Cette fois, il leur faut Constantine à tout prix! et Constantine leur appartiendra!... Car enfin, l'empereur Charles-Quint n'a jamais pu prendre Alger; c'est le grand eunuque qui me l'a dit; mais les Français, rien ne leur est impossible; d'abord moi, je n'ai jamais pu résister aux Français.

Air de *Turenne*.

Les Turcs vont être mis en fuite,
Car les Français viennent de ce côté;
Jamais la victoire ne quitte
Le drapeau de la liberté.
Notre tyran va fuir épouvanté.
De Charles-Quint, qui jurait sa ruine,
Devant Alger le courage expira;
Mais des Français l'étendard flottera
Sur les remparts de Constantine.

ZÉLISKA. Que le ciel vous entende!... Je serais si contente de revoir mes compatriotes, des Français!... Esclave du bey, depuis dix-huit mois, je pleure, je souffre, et je serais morte, je crois, si je ne vous avais trouvée ici, Kirkabé, vous Française comme moi, vous qui seule ici pouvez me comprendre!... Dans mon malheur, je bénis le ciel qui m'a envoyé cet adoucissement.

KIRKABÉ. Pauvre Zéliska!...

ZÉLISKA. L'an dernier, lorsque j'appris que l'armée française marchait sur Constantine, un rayon d'espoir vint ranimer mon courage!... Mais hélas! le ciel n'a pas

voulu que nos compatriotes fussent vainqueurs, et cette fois encore je n'ose espérer...

KIRKABÉ. Folle!... Mais, Zéliska, vous ne m'avez jamais donné des détails circonstanciés sur les événements qui de France vous ont amenée en Afrique, dans le sérail de notre maître, le grand Achmet.

ZÉLISKA. C'est à peine si le bey nous laisse quelques minutes ensemble; il ne veut point que ses esclaves communiquent entre elles. Cependant, depuis l'arrivée des Français, la surveillance est moins sévère... Achmet a maintenant d'autres soins que ceux de son sérail... nos compatriotes lui donnent de la besogne, et nous leur devons déjà le bonheur d'être ensemble... Puisque vous le désirez, Kirkabé, vous allez tout savoir; mais c'est à condition que vous me direz à votre tour comment il se fait que vous êtes ici.

KIRKABÉ. J'y consens...

ZÉLISKA. J'habitais Marseille; un jeune ouvrier, brave garçon un peu simple, me courtisait pour le mariage... il m'aimait. et je le payais de retour... J'étais jolie... du moins tout le monde me le disait... le capitaine d'un brick anglais me remarqua; il me fit des offres que je repoussai avec indignation... Mon cœur était à Julien! et, dans la crainte de lui faire de la peine, je ne lui parlai même pas des assiduités du capitaine. Un soir, on vient m'annoncer que Julien est tombé dangereusement malade, et qu'il désire me voir... je cours!... arrivée au détour d'une rue sombre, des bras vigoureux me saisissent et me portent, malgré mes cris, sur un navire prêt à mettre à la voile; on m'enferme à fond de cale, et le bâtiment gagne le large. Quelques heures après, on me fait monter sur le pont, et je ne vois plus que la mer, le ciel et le capitaine qui m'avait déclaré son amour. Cependant il eut pitié de mes

larmes, et n'abusa pas de ma position. Le lendemain, j'entends une vive canonnade! notre vaisseau était attaqué par des corsaires! tous les matelots de l'équipage sont massacrés, et le capitaine périt avec eux! Les corsaires s'emparent de moi, pauvre fille, et me livrent sans pitié à ces juifs marchands d'esclaves, qui pour de l'or me vendirent au bey de Constantine... Dès cet instant, je pris rang parmi ses odalisques. Mais j'ai juré de rester fidèle à Julien, malgré tous les dangers qui m'environnent! (*Tirant de son sein un petit poignard à fourreau d'argent.*) Ce poignard ne me quitte pas, et je m'en frapperais si l'on osait me faire violence... Cette ferme résolution en a imposé au bey qui, probablement, n'est pas habitué à rencontrer de la résistance dans son sérail; et j'attends avec impatience l'arrivée des Français qui, après avoir enfoncé les portes de la ville, ouvriront celles du sérail, et nous permettront de prendre notre volée...

KIRKABÉ. Pauvre fille!...

ZÉLISKA. A vous, maintenant.

KIRKABÉ, *avec embarras*. Ah! Zéliska!... que me demandez-vous?... Il m'en coûte d'entrer dans des détails qui...

ZÉLISKA. Vous m'avez promis...

KIRKABÉ, *avec une fausse pudeur*. C'est vrai, écoutez donc... D'abord, je vous dirai que je ne m'appelle pas Kirkabé...

ZÉLISKA. Je le crois... c'est comme Zéliska... Kirkabé, Zéliska sont des noms turcs dont le bey nous a gratifiées... Qu'importe le nom?... vous êtes Française, comme moi, c'est le principal.

KIRKABÉ, *avec effort*. Telle que vous me voyez, Zéliska, je suis mariée...

ZÉLISKA Mariée!...

KIRKABÉ. A un monstre, ma chère!...

AIR : *Heureux habitans* (de Kettly).

Mon époux servait
Dans les grenadiers de la garde ;

C'était un cadet
Qui jamais ne s'intimidait.

Toujours mon mari,
Quand il fallait se mettre en garde,
Batait l'ennemi,
Et quelquefois sa femme aussi.

Mais quand ce vaurien
Se permettait cette licence,

Je le lui rendais bien ;
Jamais je ne lui passais rien.

J'étais sans pitié,
Et ce soldat plein de vaillance
Se vit d'amitié

Vaincu souvent par sa moitié.

Mais, pour me venger
De sa conduite un peu brutale,

Bravant tout danger,
Je résolus de voyager.

Or, un beau matin,

Abandonnant la capitale,
D'un pays lointain
On me vit prendre le chemin.

Mais, ô désespoir !
Un jour, par un destin bizarre,

Je tombe au pouvoir,
Au pouvoir d'un corsaire noir.

Je le détestais :
Oui, je maudissais ce barbare ;
Car à plusieurs beys

Il voulait me vendre au rabais.

Quel épouvantail !
J'arrive en ce pays sauvage,

Et dans le sérail
On me donne cet attirail.

Je n'ai plus d'espoir,
On me retient dans l'esclavage :

Le grand-turc, un soir,
Ose me jeter le mouchoir.

Me rendre à ses vœux,
C'était devenir infidèle ;

Mépriser ses feux,
Ça pouvait être dangereux.

A son doux regard
Je ne pouvais rester cruelle,

Et j'ai cédé... car
Je n'avais pas pris de poignard.

Mon époux servait, etc.

ZÉLISKA. Un mari abandonner sa femme!... Que je vous plains!... Mais du courage! bientôt notre délivrance...

On entend le canon et une vive fusillade.

KIRKABÉ. Le canon est plus proche... les Français ne doivent pas être loin d'ici!

ZÉLISKA. Seraient-ils déjà dans la ville?

KIRKABÉ. Voici toutes nos compagnes qui accourent effrayées!

ZÉLISKA, *riant*. L'intrépide Osman, notre géolier, est avec elles!...

SCENE II.

KIRKABÉ, OSMAN, ZÉLISKA, ODALISQUES.

AIR : *On prétend qu'en ce voisinage* (Fra-Diavolo).

Entendez-vous la fusillade?...

O Mahomet! protége-nous!
Les Français mont'nt à l'escalade!...
Sauvons-nous! évitons leurs coups!

ZÉLISKA. Ah! mon Dieu! qu'as-tu donc, brave Osman?... Te voilà pâle et blême!

OSMAN, *tremblant*. Les Français, mesdames!... Entendez-vous... ils sont dans ville!... c'était écrit...

KIRKABÉ, *avec joie*. Eh bien! tant mieux, nous les verrons!...

OSMAN. Oui, mais ils arrivent en maîtres, en vainqueurs!... Allah le veut!... c'était écrit!...

ZÉLISKA. Raison de plus pour ne rien craindre et les bien recevoir.

OSMAN. Les recevoir!... leur faire des politesses, jamais!... des mécréans qui se

moquent de Mahomet, et vous rient au nez quand vous leur parlez du grand prophète!... Si vous m'en croyez, mesdames, nous ne nous opposerons pas à leur entrée, puisque le grand Allah le veut, et que c'était écrit; mais nous fuirons, nous nous retirerons dans les détours les plus cachés du séraïl; car je sais ce que c'est qu'une armée victorieuse : j'étais à Alger, quand les Français y sont entrés.

AIR : *Un homme, pour faire un tableau.*

Il m'en souvient, ce jour maudit
Rest'ra gravé dans ma mémoire!
Que voulez-vous? c'était écrit,
Allah leur donnait la victoire.
Ces infidél's, un' fois chez nous,
S'empar'nt du séraïl, et pour cause,
Aux gardiens ils donnent des coups,
A vous, mesdam's... c'est autre chose.

Vive fusillade.

LES ODALISQUES, *effrayées.* Fuyons!...
KIRKABÉ, *bas à Zéliska.* Suivons-les...
nous reviendrons plus tard, et nous sa-
luerons nos braves compatriotes.

ZÉLISKA, *bas.* Enfin nous allons être
libres!

OSMAN. Allons, mesdames, puisque
c'est écrit...

AIR du *Tra la la.*

Cachons-nous, (*bis*)
Des Français méfiez-vous!
Cachons-nous! (*bis*)
Ils viennent, sauvons-nous tous.

CHŒUR.

Cachons-nous! (*bis*) etc.

Les odalisques se sauvent.

OSMAN, *apercevant Jean-Jean.* Des
Français!... Allah!... je suis perdu!...
c'était écrit!...

Il se sauve. Des soldats français traversent la scène en
courant et en faisant entendre les cris de *Victoire!*
Jean-Jean est au milieu d'eux, il s'arrête et ap-
pelle.

SCENE III.

JEAN-JEAN, puis LATULIPE.

JEAN-JEAN. Arrive donc, Latulipe!.....

LATULIPE, *paraissant.* Cré coquin!... la
montée est dure!... m'y voilà, pourtant!...
Vive la France... enfoncés les Bédouins...

AIR de 1836 dans la lune.

Quel tableau!
Cré coquin, qu'c'était beau!
Quell' bouculade,
Quelle escalade,
Quel concert!
Le fer, le plomb, le fer,
Tout est fait dans l'air
Un bœuf d'enfer.

Chaque brave, en partant,
Se met à son rang,
On crie : En avant.
Dieu ! le beau moment,
Quand l'em'mi tremblant
Voit le régiment
S'avancer tambour battant !
On donne le signal,
C'est un cri fatal,
Un cri général :
J'entends le brutal ;
V'là des coups d'hancal,
Ça n'commenc' pas mal ;
C'est un tapage infernal.

(*Parlant.*) O Dieu, fallait voir ça....
les murs qui sautaient, les Bédouins qui
prenaient la fuite, et nos soldats qui se
précipitaient dans Constantine en criant :
Vive la France.

Chantant.

Quel tableau!
Cré coquin, etc., etc., etc.
Mais ce bruit a cessé,
L'ennemi chassé
S'en va dispersé.
Peu récompensé,
Bien embarrassé;
Le bey courroucé
Voit son drapeau renversé ;
Mais le trouper déjà
Ne pens' plus à ça.
L'odalisque est là,
El' lui plaira,
Le captiv'ra
Et le trait'ra
Aussi bien que l' grand pacha.

(*Parlant.*) Certainement que nous sommes
des pachas, et des pachas à trois queues
encore... Allons-nous nous en donner, cré
coquin... allons-nous mettre le séraïl sens
dessus dessous... N'y a pas à dire: C'est ci,
c'est ça, j' suis vainqueur, mille ton-
nerres... j'étais à l'assaut... je me suis battu
sur la brèche! la brèche! ah!

Chantant.

Quel tableau,
Cré coquin, etc., etc.

Nous sommes les plus forts ;
Grâce à nos efforts,
Les voilà dehors.
Plus de vains transports,
Oublions leurs torts.

Après une pause.

Soldats, c'est alors
Qu'il faut prier pour les morts,
Ils veilleront sur nous ;
Français, prions tous,
Prions à genoux.

Moment de silence.

Nous les vengerons,
Nous les bénirons,
Et tous nous saurons
Immortaliser leurs noms.

Eh ben! v'là que j' m'attendis, v'là que

j' pleure à présent... c'est bien l' moment d' s'attrister... Allons, allons, faut chasser toutes ces idées-là... y n' faut plus penser qu'à la victoire... à la bataille surtout... la bataille !!! oh!

Quel tableau, etc.

(*Parlant.*) Où diable sommes-nous ?

JEAN-JEAN. Attends, je vas faire jaser ce grand pékin, qui, probablement, est le valet de chambre du maître de la maison.

Il va chercher Osman.

LATULIPE. Imbécile ! tu crois qu'il te comprendra ?...

JEAN-JEAN, à Osman. Écoute ici, marchand d'orviétan.

OSMAN, *levant les bras*. Allah ! Allah !

LATULIPE, *riant*. Tu vois bien que lui parler français, c'est perdre son latin...

JEAN-JEAN. C'est qu'il y met de l'obstination.. (*Plus haut.*) Attends, farceur, je vas te délier la langue avec la lame de mon sabre... Qui es-tu ?

OSMAN, *effrayé*. L'eunuque du sérail du grand Achmet.

JEAN-JEAN, à Latulipe. L'entends-tu, le sournois ?... je savais bien que je le ferais parler... il faut toujours prendre les Turcs par la douceur...

LATULIPE, à Osman. Est-ce que tu aurais la chose de vouloir faire aller des troupiers, toi ?... J'ai bien envie de t'envoyer de l'autre côté de la muraille voir si j'y suis...

JEAN-JEAN. Allons, Latulipe... v'la toujours de tes moyens... n'ahuris pas cet homme...

LATULIPE. T'appelles ça un homme, toi ? c'est un eunuque.

JEAN-JEAN. Nous sommes dans le sérail, c'est ce qu'il nous faut...

Chantant.

C'est ici le séjour des Grâces.

LATULIPE. Le sérail, c'est fort bien ; mais, en fait de beautés, est-ce que nous ne verrons que cette espèce d'enseigne à tabac ?

Il montre Osman.

JEAN-JEAN, à Osman. Réponds... et en français... Où sont-elles, les particulières de ton sérail ?...

OSMAN, *levant les bras*. Allah !...

JEAN-JEAN. Va te promener avec ton Allah !...

LATULIPE. Tu vois bien que nous ne tirerons pas une bonne raison de cet olybrius-là... Attends, attends... je vais parcourir les jardins, e' corbleu ! je trouverai des odalisques, ou bien j'y perdrai mon nom de Latulipe.

JEAN-JEAN. Dis donc, Latulipe, ne prends pas tout...

LATULIPE. Ah ! je croyais que tu avais fait serment de rester fidèle à ta petite Victoire ?...

JEAN-JEAN, *avec tristesse*. C'est vrai... j'aime toujours ma Victoire... c'est au point que je me suis engagé de désespoir de l'avoir perdue !... pauvre fille !...

LATULIPE. Allons, ne vas-tu pas recommencer tes jérémiades ?...

JEAN-JEAN. Aussi pourquoi que tu me parles de mes inclinations, quand je cherche à m'étourdir ?... c'est pour m'étourdir que j'escalade le sérail du bey, de ce bon bey... moi, ça m'est permis... je suis jeune... célibataire... tandis que toi, un homme marié, courant après des odalisques... si donc !

LATULIPE. Bah ! bah !... je me suis dé marié... ma femme était douce comme un Bédouin... aussi il n'y a pas de jour où je me félicite d'en être débarrassé.

JEAN-JEAN. C'est joli... c'est très-moral...

LATULIPE. Vois-tu, Jean-Jean, le mariage est une belle chose... quand on en est revenant...

JEAN-JEAN. Tu m'appelles toujours Jean-Jean... ça me vexé... j'ai un nom propre.. un nom présentable... ainsi donc...

LATULIPE, *riant*. Ça suffit, volageur ; on vous appellera par vot' nom propre... mais, avant tout, il faut des odalisques aux vainqueurs de Constantine.

OSMAN. Ça n'empêche pas que vous, Français, qui vous dites invincibles, l'année dernière vous avez été vaincus devant Constantine.

LATULIPE. Vaincus !...

Air des Trois couleurs.

Peut-on braver les éléments contraires ?
Oui, l'an passé, Dieu nous abandonna ;
Là sont restés nos infortunés frères,
Comme autrefois à la Bérésina.
Quand le destin trompa notre vaillance,
Quand les fléaux viennent tout ravager,
Ou a pu voir les enfans de la France
Vaincus par Dieu, mais non par l'étranger !
Vaincus par Dieu, les enfans de la France
N'ont pas été vaincus par l'étranger.

Il sort par la droite du spectateur.

SCENE IV.

OSMAN, JEAN-JEAN.

JEAN-JEAN. A nous deux, esclave du bey !... Sais-tu où il est, ton bey ? par terre... ainsi nous sommes les bourgeois de la maison.

OSMAN. Ça n'empêche pas que vous, Français, vous avez été vaincus, c'est écrit.

JEAN-JEAN. Ecrit ou non, c'est comme ça... D'abord je suis fatigué... je veux m'asseoir... donne-moi une chaise.

OSMAN, lui donnant un coussin. Voilà, maître.

JEAN-JEAN. C'est une chaise, ça?... Est-ce qu'en Afrique on s'assoit sur des oreillers?... enfin c'est égal... (S'asseyant.) Oh!... c'est un peu bas... mais c'est tendre... on enfonce... A c' t' heure, je voudrais bien fumer une pipe, et comme la mienne s'est cassée dans la bagarre, tu vas m'en donner une autre... et du tabac... Du bon?... entends-tu?...

OSMAN, lui apportant une pipe fort longue. Voilà, maître...

JEAN-JEAN, la prenant. Cré coquin!... c'te gousse de pipe!... mais c'est une pipe-monstre que tu m'apportes là!... Oh!... c'est aussi long que les canardières de tes Bedouins... C'est égal... fumons... du feu?

OSMAN, lui présentant une cassolette. Voilà, maître.

JEAN-JEAN. Ah! c'est une bonne idée, ça... du feu dans une marmite... sais-tu que les Turcs ont de l'industrie... ils donnent dans le progrès... je ne s'rais pas étonné si on venait me dire un jour qu'ils font construire des chemins de fer. (A Osman qui lui apporte des clefs sur un plat d'argent.) Qué m'apportes-tu encore?

OSMAN. Maître, ce sont les clefs du sé-rail.

JEAN-JEAN. Eh bien! il est bon enfant... il m'apporte les clefs quand j'esuis dedans! Que le diable t'emporte avec ton plat!... Je croyais que c'était quelque mets délicat... une cuisse de poulet... une tranche de jambon... A présent, va me chercher une odalisque, une jolie odalisque...

OSMAN, hésitant. Allah!...

JEAN-JEAN. Allah ou une autre... le nom n'y fait rien... pourvu qu'elle soit jolie...

OSMAN, regardant le ciel. Le prophète l'a voulu!...

JEAN-JEAN. Je me moque pas mal que le prophète le veuille ou non... C'est sans doute un ennuque comme toi, ton prophète?...

OSMAN, élevant les bras. O Allah!...

JEAN-JEAN. Eh bien! va pour Allah... qu'elle vienne.

OSMAN, à part. Divin prophète!... tu m'inspires!... Attends, chien de français, je vais t'amener une odalisque, puisque tu le veux.

Il sort.

JEAN-JEAN, seul, toujours assis. Voyons donc ces femmes qui, dit-on, sont dérivantes de beauté, de fraîcheur!... ces odalisques blanches comme l'albâtre!...

SCENE V.

OURIKA, OSMAN, JEAN-JEAN, assis.

OSMAN, amenant Ourika. Maître, voici l'esclave demandée.

JEAN-JEAN, considérant Ourika avec surprise. Hein?... Si c'est là ce qu'ils appellent de l'albâtre... (A Osman.) Dis donc... chose... comment t'appelles-tu?

OSMAN. Osman.

JEAN-JEAN. Eh bien! Osman, est-ce que tu me prends pour un imbécile?... Je te demande tout ce qu'il y a de plus blanc, et tu m'amènes... (regardant Ourika) c'est qu'elle est noire comme l'âme du diable!...

OSMAN. C'est la sultane favorite du bey.

JEAN-JEAN. C'est la Vénus hottentote ça?... Eh ben! il avait de drôles de goûts, ton bey!... Dis donc, Osman, tu n'aurais pas quelque chose de mieux, tu m'entends? Renvoie donc cette mauricaude-là... je veux une odalisque pur sang!... Tu n'as entendu?...

OSMAN, à part. Allah, dérobe la jeune Zéliska aux regards des infidèles!.... (Haut.) Maître, tu vas être obéi.

Il sort par la gauche.

SCENE VI.

JEAN-JEAN, seul, toujours assis et fumant.

C'est un bel état que l'état de saltan!... cette pipe, ce coussin, ces allures musulmanes, et avec tout cela, ce bonnet de police, ce garance... Je dois produire un effet pittoresque... je suis sûr que j'ai une physionomie franco-turque... fort distinguée.

Air du Volcan d'amour (de C. Plantade).

Montre-toi donc, jeune et belle odalisque,
C'est moi qui suis ton maître, ton sultan.
Vénère-moi! j' suis plus grand qu' l'obélisque;
J' règne en ces lieux... je ne suis plus Jean-Jean.

Vois ce physique;
Il est, j' m'en pique,
Assez soigné,
Pas refrigné,
Je dois te plaire,
Car l' militaire,
Est d' la beauté
L'enfant gâté.
Les voltigeurs,
Voleurs
De coeurs,
Ont tant de flamme
Dedans l'âme
Qu'on les appell' chaque jour
Les beaux volcans d'amour! }

bis.

Mais elles se font bien désirer, ces odalisques !... Ah ! voici mon fidèle Osman...

SCENE VII.

KIRKABÉ, conduite par OSMAN, JEAN-JEAN, assis.

OSMAN. Maître, je te présente la semblante Kirkabé...

JEAN-JEAN, se levant précipitamment. A la bonne heure !... (A part.) O la superbe femme !... Quand je pense à l'autre... oh ! ça diffère du blanc au noir... Osman, fais-moi le plaisir d'aller voir là-bas si j'y suis...

OSMAN. Je comprends, maître... (A part.) Allah ! sauve Zéliska...

Il sort.

SCENE VIII.

KIRKABÉ, JEAN-JEAN.

JEAN-JEAN, à part, considérant Kirkabé qui reste les yeux baissés. O la jolie petite femme !... O imbécile que je suis !... j'ai oublié de demander à Osman si elle parle français... C'est égal... entamons la conversation... (Haut.) Hum !... hum !... odalisque, dites-moi... hum ! hum !... (A part.) Que lui dirai-je ?...

KIRKABÉ, jouant la pudeur. Que désirez-tu, maître ?...

JEAN-JEAN, transporté. Elle parle français !... Tu parles français, odalisque ?

KIRKABÉ. La France est ma patrie... (A part.) Il est fort bien, ce jeune soldat.

JEAN-JEAN. Il serait possible !... toi, Française !... Ah ! combien tu me causes de plaisir !... (A part.) C'est une petite femme très... confortable...

KIRKABÉ. Si tu savais, maître...

JEAN-JEAN. Ne m'appelle donc pas maître... C'est au contraire toi qui es ma maîtresse !... Appelle-moi compatriote, pays... comme tu voudras... (A part.) C'est une femme magnifique !...

KIRKABÉ. Un instant !...

Il court après elle.

AIR : Vos maris en Palestine.
Dans mon beau pays de France,
Oui, je voudrais revenir ;
Car des jours de mon enfance
Je garde le souvenir ;
C'est dans ma belle patrie
Que commande la beauté,
Que s'illustre l'industrie,
Que règne la liberté.

JEAN-JEAN. Un instant ! ma colombe ! avant de prendre ta volée, il faut que... tu m'aimes !... Tu penses bien que je ne suis pas venu à Constantine pour le roi de Prusse !...

KIRKABÉ, baissant les yeux. T'aimer !... Eh ! pourquoi n'aimerais-je pas mes compatriotes ?...

JEAN-JEAN. Tu ne m'entends pas, ma tourterelle... Je veux être ton... tourtereau... Et plus tard, si tu le désires, nous prendrons ensemble notre vol pour ce pays de France que tu regrettes avec tant de raison...

KIRKABÉ, seignant de rougir. La France ! avec toi !...

JEAN-JEAN. Mais, avant tout...

Chantant.

Sois ma bayadère, etc.

KIRKABÉ. Relève-toi !... de grâce !...

JEAN-JEAN, avec feu. Dis que tu réponds à mon amour !... dis ! oh ! dis !... (A part.) C'est une femme admirable !... c'est le beau, le vrai beau dans toute son ampleur !... Quand je pense à cet Osman qui voulait me mettre sa mauricaude sur les bras, l'intrigant !...

KIRKABÉ. Tu es pressant, compatriote... (A part.) Il est fort joli garçon, ce jeune homme...

JEAN-JEAN. Ah ! serais-tu cruelle... avec moi ?... Que tu sois cruelle avec les Turcs, c'est bien ; mais un compatriote !... les amis ne sont pas des Turcs... (A part.) Elle n'a pas la taille aussi élancée que Victoire ; mais elle a un air de candeur qui séduit, enchante !... (Haut.) Osman t'a appelée Kirkabé, je crois ; eh bien ! Kirkabé, je vois qu'il faut te traiter à la turque...

KIRKABÉ, effrayée et s'éloignant. O ciel !

JEAN-JEAN. Ne crains rien... (A part.) Il paraît que les Turcs les traitent un peu... cavalièrement... (Haut.) Je veux parler des habitudes du sérail... (Il prend un mouchoir de poche rouge dans son bonnet de police.) Je te jette le mouchoir !... il n'est pas blanc ; mais c'est égal...

KIRKABÉ, baissant les yeux. A moi !... Voltigeur, je ne puis, je ne dois pas ; je suis Française, gardez votre madras... Sans adieu, beau voltigeur...

JEAN-JEAN. Je vais la rattraper, car je suis un voltigeur du gymnase Amoros.

SCENE IX.

LATULIPE, ZÉLISKA.

LATULIPE, amenant Zéliska qu'il tient par la main. Allons donc... ne crains rien, mon enfant... je suis Français et militaire, c'est dire que je connais les égards dus au sexe... (A part.) Cré coquin, quelle mine agaçante !...

ZÉLISKA, pleurant à moitié. Où voulez-vous me conduire ?... J'espère, monsieur le soldat, que vous ne ferez pas violence à une pauvre fille que les Turcs ont toujours respectée...

LATULIPE. Comment donc... il n'y a pas de doute que... (*A part.*) Ah çà ! il paraît que j'ai mis la main sur une vertu... dans un sérail... où diable la vertu va-t-elle se nicher?... C'est peut-être la seule... pauvre petite!... Ah ! ma foi, tant pis, après tout. (*Haut.*) Ma belle enfant, je suis désespéré de te faire du chagrin; mais je suis vainqueur, et il faut aussi que je triomphe de tes scrupules.... Je veux que tu m'aimes...

ZÉLISKA. Vous aimer... est-ce possible ? Sachez que la pauvre Zéliska a un autre amour dans le cœur; et si une Française, une compatriote a plus de droits qu'une autre au respect et à la pitié d'un soldat français, apprenez que Marseille est ma ville natale.

LATULIPE. Il se pourrait!... Ah ! tu es une petite provençale !

ZÉLISKA. Un événement funeste m'a seul conduite ici ! Marseille renferme l'objet de toutes mes affections, et si je rentre dans ma patrie, comme j'en avais d'abord conçu l'espérance, après votre victoire, je veux rapporter à mon futur un cœur qui est toujours à lui... Vous voyez bien, monsieur le soldat, que je ne peux pas vous aimer...

LATULIPE. Vous m'en direz tant. (*Après une pause.*) Tout ça est bien; mais je suis venu ici pour chercher des odalisques, et je rencontre une vertu... ça ne fait pas mon compte... (*A part.*) Plus je la regarde, et plus je la trouve à croquer!... (*Haut.*) Tout bien considéré, ma petite...

ZÉLISKA, avec joie. Vous me laisserez partir?...

LATULIPE. Du tout... je te garde pour moi...

ZÉLISKA, pleurant. Oh ! mon Dieu !... je ne vous ai jamais fait de mal, et vous me traitez en ennemie ! Est-ce l'esclavage ou la liberté que vous apportez ? êtes-vous venu ici pour opprimer des Français ou pour les protéger?... Ah ! je vous jugeais mal... vous, Français !... oh ! non, un soldat français n'abuserait pas de la position d'une faible femme !...

LATULIPE, tout ému. Ah ! si vous me prenez par les sentimens... c'est fini.... Eh bien ! écoutez-moi, belle Zéliska, vous m'avez attaqué par le cœur, et c'est mon côté faible... Je vous aime ! oui ! je sens que vous avez ranimé en moi, vieux troupier, une passion qui devrait être éteinte ! Eh bien ! abandonnez-vous à ma foi ! je vous donne ma parole de soldat que je vous respecterai !... je vous le jure sur cette croix que je tiens de l'empereur !... Vous

passerez pour ma fille... si vous voulez... et je vous ramènerai en France aussitôt que je le pourrai... Êtes-vous contente ?

ZÉLISKA, lui prenant la main. Ah ! pardonnez-moi d'avoir douté de votre loyauté !

LATULIPE. Seulement, promettez-moi que si vous ne retrouvez pas là-bas celui qui fait battre votre petit cœur, vous tâcherez d'aimer un peu le soldat Latulipe, qui jusque là jure de vous défendre et de vous protéger ?

ZÉLISKA. Je vous... le promets... (*A part.*) Oh ! je suis bien sûre de retrouver Julien !... O monsieur l' militaire, si j'osais vous prier de me donner quelques détails sur la prise de Constantine...

LATULIPE. Vive Dieu ! prier un soldat de raconter ses batailles, c'est le mettre sur son terrain. Écoutez, la belle enfant, c'est exact et véridique.

AIR des Comédiens.

Après cinq jours d'une marche pénible,
Nous arrivons à Santa-Mansourat ;
Mais, animés d'un courage invincible,
Tous nos guerriers s'apprentent au combat.
Bientôt le vent, la pluie et les tempêtes
Des ennemis semblent combler les vœux ;
Mais si l'orage a grondé sur nos têtes,
C'est que la foudre allait tomber sur eux.
Enfin, le douze, en bon ordre on s'avance,
Espérant bien se battre comme il faut.
Des fantassins déjà le feu commence,
Et sur la brèche on s'élançe à l'assaut.
Je crois me voir, au sein de la bataille :
Sans m'étonner, sans m'inspirer d'effroi,
Le plomb, le fer, les boulets, la mitraille,
Sifflaient, volaient, grondaient autour de moi.
Enfin déjà la victoire est certaine,
Et l'ennemi, fuyant épouventé,
A vu flotter sur la rive africaine
Le vieux drapeau de notre liberté.
Pour agrandir leur vieille renommée,
Dieu protégea la cause des Français ;
Car il voyait dans notre belle armée
Les fils du roi nous conduire au succès :
C'est qu'il fallait venger notre défaite,
Ancançant des ennemis obscurs,
Et de Nemours, marchant à notre tête,
Un des premiers pénétre dans leurs murs.
Il fallait voir, sur la brèche agrandie,
Ces Africains rougis de notre sang,
Dont la défaite augmentait la furie,
Et qui fuyaient devant un jeune enfant.
Braves soldats, le dieu de la victoire,
Napoléon, vous avait rassemblés,
Et s'il n'a pu vous conduire à la gloire,
Du haut des cieux il vous a contemplés.
Napoléon, le dieu de la victoire,
A ce combat vous avait rassemblés :
Du haut des cieux il vous a contemplés.

Mais, ma charmante Zéliska, il faut d'abord vous dérober à tous les regards ; évitez surtout ces maudits Turcs, qui pourraient bien ressaisir leur jolie esclave ; si

je pouvais vous cacher jusqu'à nouvel ordre!

ZÉLISKA. Je ferai ce que vous voudrez, j'ai votre parole, et je m'y abandonne!

LATULIPE. On vient!... il ne faut plus qu'on vous voie!... Vous êtes Française! vous n'appartenez qu'à la France!... vous êtes morte pour les Turcs!... Mais où vous cacher?

ZÉLISKA, *vivement*. Là, dans ce kiosque!

LATULIPE. Vous avez raison!... entrez, j'en retirerai la clef, et on ne vous enlèvera de là qu'en passant sur mon corps!

Zéliska entre dans le kiosque de droite; Latulipe ferme la porte à clef.

SCENE X.

LATULIPE, *seul*.

C'est un ange que cette petite femmèlà! jolie et fidèle... Il faut venir en Afrique pour trouver ces merveilles-là... Vive Dieu! nous voilà donc à Constantine.... Ah! si ce n'est pas sans plaisir, ce n'est pas sans peine et sans regrets surtout... Mon pauvre général, le malheureux Damré-mont, mort!

AIR :

De son courage on a pu se convaincre;
A mes côtés moi-même je l'ai vu;
Il nous disait : Il faut mourir ou vaincre!
Puis il est mort... et nous avons vaincu.
Mais il nous laisse un nom couvert de gloire,
Un nom qui passe à l'immortalité;
Ce nom, déjà célèbre dans l'histoire,
Retentira dans la postérité.

C'est Jean-Jean... *motus*.

SCENE XI.

JEAN-JEAN, LATULIPE.

JEAN-JEAN, *d'un air de conquérant*. Ah! te voilà, Latulipe...

LATULIPE, *le regardant*. Corbleu! quel air de triomphateur! As-tu donc trouvé la sultane favorite?

JEAN-JEAN, *se redressant avec fatuité*. Un peu... un peu, mon vieux... (*Riant d'un air goguenard*.) Eh! eh! eh!

LATULIPE, *a part*. Ça ne doit pas valoir ma Zéliska. (*Haut*.) Et cet objet si séduisant?..

JEAN-JEAN. O Latulipe!... une femme!... Non, ce n'est pas une femme, c'est le beau idéal... en réalité... imagine-toi une enivrante créature... une figure.... oh! une figure!...

LA TULIPE. C'est donc la Vénus de Médicis qui vivait incognito dans le sérail du bey?

JEAN-JEAN, *chantant*.

Ma Kirkabé, viens régner sur mon ame!
Viens partager et embellir mon....

LA TULIPE. Ah ça! quand tu auras fini de roucouler...

JEAN-JEAN, *transporté*. Ah! Latulipe, mon ami, tu ne peux concevoir mon bonheur!... Et toi, mon pauvre camarade, as-tu fait quelque conquête?

LATULIPE, *piqué*. J'aime bien cet air de compassion... Ne fais donc pas le fendant!... on pourrait te faire voir une jeune et jolie odalisque devant laquelle ta Kirkabé ne serait que de la saint Jean.

JEAN-JEAN. Ma Kirkabé de la saint Jean!... Oh! tu blasphèmes, Latulipe.... Mais je te connais, tu me dis ça parce que tu envies mon bonheur.

LATULIPE, *riant*. Ah! ah! ah! je suis sûr que ta Kirkabé...

JEAN-JEAN. Kirkabé, mon ami.

LATULIPE. Kirkabé, soit.... Je suis sûr que ta Kirkabé est quelque grosse mère...

JEAN-JEAN. Elle est boulotte, c'est possible; mais...

LATULIPE. Ça ne vaut pas ma Zéliska! Ah! un trésor!

JEAN-JEAN. Tu ne sais pas, Latulipe; ma Kirkabé est Française...

LATULIPE. Ma Zéliska est Française aussi.

JEAN-JEAN. Alors, ce n'était pas la peine de venir en Afrique pour y chercher des Parisiennes ou des Normandes.... Enfin c'est égal, je l'emmène en France... c'est convenu.

LATULIPE. J'emmène aussi ma Zéliska! Mais ne crois pas que ma Zéliska est une odalisque ordinaire... Pauvre petite... elle est restée sage.

JEAN-JEAN, *riant*. Ah! ah! ah! sage!... dans le sérail du bey.... Satané farceur, va!...

LATULIPE. Ris tant que tu voudras, c'est comme ça... Et la tienne?

JEAN-JEAN, *ricanant*. Oh! la mienne...

LATULIPE. Et peut-on voir cet objet enchanteur qui a séduit le tendre cœur du voltigeur?... Ah! ah! ah!

JEAN-JEAN. Je ne sais si je peux me fier à toi, car tu es un scélérat au vis-à-vis des femmes... Mais je te prévins que Kirkabé est farouche...

LATULIPE. As-tu peur que je te l'enlève?

JEAN-JEAN. L'enlever! tu ne le pourrais pas... elle m'adore.... Enfin je me fie à l'amitié... (*Avec mystère*.) Elle est là... dans un petit appartement qui communique à ce pavillon. (*Il montre le kiosque de gauche*.) Je vais la chercher... mais pas

de farces... et c'est à condition que tu me feras voir ta Zéliska.

LATULIPE. C'est dit!... (*Jean-Jean va ouvrir la porte du pavillon.*) Voyons donc cette beauté qui t'adore, et qui est farouche... En tout cas, si c'est une vertu, elle doit être solide!

JEAN-JEAN, à haute voix, à la porte du kiosque.

Air : *Pour moi plus d'espérance.* (Discretion.)

Odalisque chérie,
Ma douce amie,
Je t'en supplie!
Parais ici!
Viens, beauté ravissante!
Femme charmante!
Que j'te présente
A mon ami.

Elle ne m'entend pas!... (*Plus haut.*)
Kirkabé!...

Chantant.

Viens, gentille dame!...

KIRKABÉ, qu'on ne voit pas. Qui m'appelle?...

LATULIPE, écoutant et un peu troublé.
Cette voix!... oh! mais... c'est étonnant!

SCÈNE XII.

KIRKABÉ, JEAN-JEAN, LATULIPE.

Kirkabé sort du kiosque, les yeux baissés; Jean-Jean la prend par la main.

JEAN-JEAN. Ma chère Kirkabé, je te présente...

Kirkabé lève les yeux.

LATULIPE, la reconnaissant, s'écrie :
Mille tonnerres!... c'est ma femme!...

KIRKABÉ. C'est mon scélérat de mari!...
JEAN-JEAN, lâchant la main de Kirkabé.
Sa femme!...

KIRKABÉ. Ah! je me trouve mal!...

LATULIPE, à part. Reste soit de la rencontre!... (*Haut.*) Soutiens-la donc, Jean-Jean...

JEAN-JEAN, ayant Kirkabé sur les bras.
C'est facile à dire...

KIRKABÉ, passant vivement à côté de Latulipe, et avec colère. C'est inutile!... Te voilà donc, monstre... je devrais t'arracher les yeux!...

LATULIPE, à part. Allons, faisons contre fortune bon cœur... (*Haut, et à genoux.*) Ma Jeanneton, ne te fâche pas...

JEAN-JEAN, à part. Je tombe des nues! Ma bayadère s'appelle Jeanneton!... mon odalisque est sa femme... Oh! mille Bédouins!...

LATULIPE, à Kirkabé. Pardonne un moment d'erreur...

KIRKABÉ, brusquement. Relevez-vous!...

je pardonne!... (*le menaçant*) mais si jamais!...

LA TULIPE. Oh! je te promets fidélité!
(*A part.*) Et cette pauvre Zéliska!...

JEAN-JEAN, à Latulipe. Vous vous êtes retrouvés, c'est fort bien; mais ça ne doit pas déranger nos conventions!... Latulipe, tu sais que tu dois me faire voir ta Zéliska...

LA TULIPE, à part, lui faisant des signes.
Oh! l'imbécile!...

KIRKABÉ, furieuse. Zéliska!... Ah! monstre... tu avais donc des dessous criminels?...

LATULIPE. Tu te trompes, bobonne! c'est une jeune fille qui m'avait prié de la ramener en France... elle te le dira elle-même...

JEAN-JEAN, à part, riant. Est-il penaud donc devant sa femme, le vieux trou-pier?...

KIRKABÉ. Si je ne connaissais la vérité de Zéliska, je crois que je te défigurerais.

JEAN-JEAN, à part. Oh! où donc est-elle ma tendre Kirkabé?... Comme le mariage vous change!...

LATULIPE, ouvrant la porte du kiosque à droite, et appelant à haute voix. Venez! Zéliska!... venez!...

SCÈNE XIII.

JEAN-JEAN, KIRKABÉ, LATULIPE, ZÉLISKA.

ZÉLISKA, sortant du kiosque. Que me voulez-vous, monsieur le soldat?

JEAN-JEAN, contemplant Zéliska. Suis-je bien éveillé?... Cette voix... cette taille!
(*Il court à Zéliska, la reconnaît et s'écrie :*)
Victoire... ma Victoire!...

ZÉLISKA. Julien!... c'est toi!...

Ils se précipitent dans les bras l'un de l'autre.

Air : *Je le tiens!* (Fille de Dokhnique.)

Quoi! c'est toi!
JEAN-JEAN.
Oui, c'est moi!
ZÉLISKA.
C'est bien toi
Que je revois!

ENSEMBLE.

Quel bonheur
Pour mon cœur!
Après un siècle de douleur.

LATULIPE. Ah çà! il paraît que nous étions ici en pays de connaissance?...

ZÉLISKA, à Kirkabé. Conçois-tu mon bonheur... ce Julien dont je te parlais encore ce matin!...

KIRKABÉ, à Zéliska. Ce monstre dont je t'ai narré l'abominable conduite!...

ZÉLISKA, montrant Jean-Jean. C'est lui!...

KIRKABÉ, montrant Latulipe. C'est lui aussi!...

LATULIPE. Mais par quel hasard vous trouvez-vous toutes les deux dans le sérail du bey?

KIRKABÉ. Des corsaires... un enlèvement... nous vous conterons cela... Qu'il vous suffise de savoir, monsieur Julien, que votre belle est toujours digne de vous!...

JEAN-JEAN. Ma Victoire me serait restée fidèle!... Ah! c'est trop de bonheur à la fois!...

ZÉLISKA. Oui, Julien, tu peux m'épouser sans honte, malgré mon séjour au sérail... Ce poignard m'a mis à l'abri des tentatives de séductions...

LATULIPE. Peste!... une femme qui défend sa vertu à l'urine blanche!... (S'approchant de Kirkabé.) Et madame Latulipe a probablement aussi un poignard qui...

KIRKABÉ, sévèrement. Taisez-vous!... Je vous reconnais bien à ces questions... incohérentes.

JEAN-JEAN, à part. Oh! si ce pauvre Latulipe... Oh! fameux!...

LATULIPE. Allons, allons, union et oubli!... Union pour toi, Julien, car j'espère bien qu'à notre retour en France tu épouseras cette chère enfant, avec la permission du colonel...

JEAN-JEAN, prenant la main de Zéliska. Oh! oui!... à ma Victoire pour la vie!...

LATULIPE. Oubli pour nous, ma Jeanne-ton, car nous en avons besoin tous les deux; et une fois en France, je demanderai mon congé! (On entend la ritournelle du chœur suivant.) Eh! voici des camarades!...

SCENE XIV.

OSMAN, KIRKABÉ, LATULIPE, JEAN-JEAN, ZÉLISKA, SOLDATS FRANÇAIS, amenant des odalisques.

CHOEUR.

Air de l'entrée des Cheval-Légers. (Pré-aux-Clercs)

Allons, point de plainte importune!
Point de frayeur, non, non, point de frayeur!
Le Français ne gard' pas rancune
Aux ennemis quand il est vainqueur.

LATULIPE, aux soldats. Il paraît que chacun a sa chacune... Camarades, je vous présente ma femme!...

JEAN-JEAN, prenant le bras de Zéliska. Et moi, la mienne.

LATULIPE. Oui, camarades, nos épouses légitimes!... (A Osman.) Tu vois, mon vieux... j'ai retrouvé ma femme...

OSMAN. C'était écrit...

LATULIPE, aux soldats. Et nous, en-fans...

Air des Amazones.

Pour célébrer le succès de nos armes,
Chantons la gloir'! c'est l' refrain du soldat.

L'amour a bien aussi ses charmes,
Surtout lorsque d'un long combat
La victoire est le résultat.

Avec ame.

Et vous soldats, vous, enfans de la France,
Qu'en ces marais on a vus expirans,
Du haut des cieux vous demandiez vengeance,
Frères, amis, vous d'vez être contents! (bis.)

KIRKABÉ, baissant les yeux. Une fois rentrés dans notre patrie, j'espère que monsieur Julien sera l'ami de la maison?

LATULIPE. Comment donc!... il n'y a pas de doute...

JEAN-JEAN. Ça va sans dire... (A Zéliska.) Chère amie; tu vas donc revoir la France!... Et moi qui suis venu chercher une Victoire à Constantine, j'en remporte deux...

Air : Contredanse de Musard,

Joyeux Français,
C'est après
Un succès

Qu'il faut aimer, chanter et boire.

Une victoire,
En comblant nos desirs,
Donne le signal des plaisirs.

KIRKABÉ, au public.

Si, pour combattre des esclaves
On a formé nos bataillons,
Si les Français sont tous des braves,
Nos deux auteurs sont deux poltrons;
S'ils n'ont point assez de courage,
C'est que leur pièce a maint défaut,
Et que le succès d'un ouvrage
Ne peut pas s'emporter d'assaut.

Joyeux Français,
C'est après
Un succès
Qu'on doit montrer de l'indulgence;
Leur espérance
Est qu'après
Un succès
Un Français
Ne siffle jamais.

FIN.